

KIM STANLEY ROBINSON

2312

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Thierry Arson

ACTES SUD

Prologue

Le soleil est toujours sur le point de se lever. La lenteur de rotation de Mercure vous permet d'arpenter sa surface rocailleuse assez rapidement pour garder une avance sur l'aube, ce que nombre de gens font. Pour beaucoup, c'est un mode de vie. Ils vont à grands pas vers l'ouest, pour devancer toujours le prodige du jour. Certains se hâtent d'un lieu à un autre, pour examiner les fissures où ils ont précédemment procédé à l'inoculation de métallophytes bio-aspirantes, et ils grattent au plus vite les résidus accumulés d'or, de tungstène ou d'uranium. Mais dans leur grande majorité ils ne sont dehors que pour apercevoir le soleil.

La face ancienne de Mercure est tellement accidentée et irrégulière que le terminateur de la planète, la zone où l'aube apparaît, est un vaste clair-obscur de noir et de blanc – les creux sombres piqués ici et là par de hautes aiguilles d'un blanc brillant qui s'élèvent de plus en plus, jusqu'à ce que tout le paysage soit aussi lumineux que de la glace en fusion, et que la longue journée ait commencé. Cette zone mêlant le soleil et l'ombre est souvent large de trente kilomètres, même si sur le plat l'horizon n'est distant que de quelques milliers de mètres. Mais sur Mercure il y a très peu de surfaces planes. Les vieilles traces d'impacts sont toujours là, ainsi que quelques falaises étirées datant de l'époque où la planète s'est refroidie et contractée. Dans un paysage aussi accidenté, la lumière peut subitement surgir de l'horizon à l'est et bondir vers l'ouest pour frapper une proéminence lointaine. Toute personne marchant à découvert doit garder cette éventualité

à l'esprit, savoir quand et où les jaillissements solaires se produisent – et où elle peut courir se mettre à l'ombre si elle est surprise.

Ou si elle préfère sciemment rester à découvert. Car beaucoup de ces arpenteurs s'arrêtent dans leur marche sur certaines falaises, au bord d'un cratère, dans des endroits marqués par des stoupas, des cairns, des pétroglyphes, des inuksuit, des miroirs, des murets, des goldsworthies. Les arpenteurs du soleil se campent à côté de tout cela, font face à l'est, et attendent.

L'horizon qu'ils contemplent est un espace noir dominant des rochers noirs. Extrêmement mince, la couche d'atmosphère de néon et d'argon créée par le soleil frappant la roche ne retient que la lueur la plus faible de l'avant-aube. Mais les arpenteurs connaissent l'heure, alors ils patientent et observent. Jusqu'à ce que...

un éclat orangé enflamme des dauphins aériens sur l'horizon.

Et le sang bouillonne en eux. D'autres bannières éphémères suivent, qui s'élèvent soudain, se courbent en boucles, se libèrent et flottent à leur gré dans le ciel. Étoile, oh, étoile, prête à poindre sur eux! Déjà leurs visières se sont assombries et polarisées pour protéger leurs yeux.

Les bannières orangées se séparent sur la droite et la gauche du point où elles sont apparues, comme si un incendie situé juste sous l'horizon se propageait au nord comme au sud. Puis des pelures de la photosphère, en réalité la surface du soleil, clignotent et se stabilisent, avant de se déverser lentement sur les côtés. Selon les filtres déployés sur votre visière, la surface de l'étoile peut avoir n'importe quel aspect, d'un maelstrom bleu à une masse orangée agitée de pulsations, en passant par un simple cercle d'un blanc uniforme. Le lent déferlement vers la gauche et la droite continue de s'étendre, plus loin qu'il ne semble possible, jusqu'à ce qu'il devienne évident que vous vous tenez sur un caillou proche d'une étoile.

Il est temps de tourner les talons et de courir! Mais quand les arpenteurs du soleil réussissent à se libérer, ils sont frappés de stupeur, ils trébuchent et tombent, se relèvent et s'élancent vers l'ouest, saisis d'une panique à nulle autre pareille.

Avant cela – un dernier regard au lever de soleil sur Mercure. Dans les ultraviolets c'est un perpétuel entrelacs de chaud et d'encore plus chaud. Le disque de la photosphère occulté, la danse fantastique de la couronne devient plus visible, avec ses arcs magnétiques et ses courts-circuits, ses masses d'hydrogène brûlant expulsées dans la nuit. Vous pouvez aussi bloquer la vision de la couronne et ne contempler que la photosphère du soleil, voire magnifier celle-ci au point que les sommets enflammés des cellules de la convection se révéleront à vous, par milliers ondulantes, chacune un cumulonimbus de brasier furieux, et toutes consumant cinq millions de tonnes d'hydrogène à la seconde – ce qui, à ce rythme, signifie que l'étoile brillera encore pendant quatre milliards d'années. Tout cela en bordure de spicules de flammes qui dansent en cercles autour de ces petites circonférences noires que sont les taches solaires – des tourbillons mouvants dans les tempêtes du brasier. Des masses de spicules s'écoulent ensemble tels des bancs de varech ballottés par la marée. Il existe des explications non biologiques pour tous ces mouvements convolutés – différents gaz qui se déplaceraient à des vitesses variables, des champs magnétiques en perpétuel devenir, et qui modèlent les tourbillons éternels de flammes. Tout cela relève de la simple physique, rien de plus. Mais l'ensemble paraît *vivant*, plus vivant que bien des créatures qui le sont réellement. Lorsque l'on contemple le tout dans l'apocalypse de l'aube mercurienne, il est impossible de croire que *ce n'est pas* vivant. Cela rugit à vos oreilles, cela vous *parle*.

Avec le temps, la majorité des arpenteurs du soleil essaie les divers filtres visuels, puis ils choisissent ceux qui leur conviennent. Des filtres particuliers, ou des combinaisons de filtres deviennent une forme de culte, de rituels personnels ou partagés, et il est très facile de se perdre dans ceux-ci. Lorsque les arpenteurs se tiennent sur leur point de vue et observent, il n'est pas rare que les plus fanatiques entrent en transe à cause d'un détail aperçu, une séquence lumineuse encore jamais vue, quelque chose dans les pulsations et le flot qui capture leur esprit ; et soudain le grésillement furieux des cils devient audible, ainsi qu'un rugissement tumultueux – celui de votre propre sang qui martèle vos tympanes, mais

dans ces moments il semble que ce soit celui du soleil incandescent. Et c'est ainsi que des gens s'attardent trop. Certains écopent de brûlures à la rétine, d'autres deviennent aveugles ; il en est qui sont tués sur-le-champ, trahis par une combinaison spatiale n'ayant pas tenu le choc. Et il y a ceux qui finissent grillés par groupes d'une dizaine, ou plus.

Vous croyez qu'ils avaient l'esprit dérangé? Vous pensez que jamais vous ne commettriez une telle erreur? N'en soyez pas si sûr. Vous n'avez vraiment aucune idée de ce que c'est. Une expérience que vous ignorez. Vous pouvez penser que vous êtes immunisé, que rien en dehors des idées ne peut réellement vous intéresser, sophistiqué et informé que vous êtes. Mais vous vous trompez. Vous êtes une créature du soleil. Vues d'aussi près, la beauté et la terreur qu'il inspire peuvent siphonner n'importe quel esprit de tout raisonnement, jeter tout un chacun dans un état second. C'est comme voir le visage de Dieu, disent certains, et il est vrai que le soleil donne naissance à toutes les créatures vivantes dans ce système, et que dans ce sens il *est* notre dieu. Son apparition peut vider votre tête de la moindre pensée. Et les gens vont justement vers lui pour cela.

Il n'y a donc aucune raison de s'inquiéter pour Swan Er Hong, une personne plus encline que d'autres à prendre des risques, par simple curiosité. Elle va souvent arpenter la planète pour chercher le soleil, et dans ce cas elle outrepassa les limites de la sécurité, et parfois elle reste trop longtemps exposée à la lumière. Les immenses échelles de Jacob, les pulsations granulees, les spicules à la dérive... elle est tombée amoureuse du soleil. Elle le vénère. Elle a un autel dédié à Sol Invictus dans sa chambre, pratique chaque matin la cérémonie du *pratahsamdhya*, le salut au soleil, quand elle s'éveille en ville. Une grande partie de son paysage et de ses performances artistiques est vouée à lui, et ces temps-ci elle passe beaucoup de temps à créer des goldsworthies et des abramovics sur le sol et son corps. Ainsi le soleil est une constituante de son art.

Mais c'est aussi son réconfort, car elle est sortie pour pleurer une disparue. Et si quelqu'un se tenait maintenant sur la

promenade qui couronne le grand Mur de l'Aube de la cité Terminateur, il pourrait distinguer sa silhouette là-bas, au sud, près de l'horizon. Il faut qu'elle se hâte. La cité glisse sur ses rails à travers le fond d'un creux géant entre Hésiode et Kurasawa, et un flot de lumière solaire se déversera bientôt loin vers l'ouest. Swan doit regagner la ville avant que cela se produise, et pourtant elle reste plantée là. Vue du haut du Mur de l'Aube, elle ressemble à une figurine argentée. Sa combinaison est munie d'un gros casque rond et translucide. Ses bottes paraissent énormes, et elles sont noircies par la poussière. Un petit insecte argenté chaussé de bottes, qui se tient là, rongé par le chagrin de la perte, alors qu'elle devrait se dépêcher de rejoindre la plateforme d'embarquement à l'ouest de la ville. Les autres arpenteurs du soleil encore dehors regagnent au plus vite la cité. Certains traînent derrière eux des petites carrioles ou des travois à roues pour ramener leurs provisions ou même leur compagnon endormi. Ils ont calculé leur retour avec précision, car la cité est très prévisible : la chaleur du jour à venir va dilater les rails, et le châssis de l'ensemble est très compact au-dessus d'eux. C'est pourquoi le soleil pousse la cité entière vers l'ouest.

Les arpenteurs revenus se massent sur la plateforme d'embarquement tandis que la cité s'en approche. Certains sont à l'extérieur depuis des semaines, ou même des mois s'ils ont effectué un tour entier. Quand la cité glissera à leur portée, ses portes s'ouvriront et ils y entreront.

Il est encore trop tôt pour cela, et Swan devrait être déjà avec eux. Pourtant elle se tient toujours sur son promontoire. Plus d'une fois elle a eu besoin de se faire soigner la rétine, et souvent elle a dû courir comme un lièvre pour ne pas mourir. Aujourd'hui, ce sera pareil. Elle se trouve plein sud par rapport à la cité, et directement touchée par les rayons horizontaux, telle une anomalie argentée dans le champ de vision de quelqu'un. On ne peut s'empêcher de crier devant une telle imprudence, si inutile que ce soit de le faire. Swan, espèce de folle ! Alex est morte, et tu n'y changeras rien ! Cours, si tu veux vivre !

Et c'est ce qu'elle fait, enfin. La vie est plus forte que la mort – le besoin de survivre –, elle tourne les talons et s'envole. La

gravité sur Mercure, presque exactement la même que celle sur Mars, est souvent appelée le g parfait pour la vitesse, car les gens qui y sont accoutumés peuvent s'élancer sur le sol en bonds géants, avec un mouvement des bras pour conserver l'équilibre. Swan saute et agite les bras. Une fois elle se reçoit mal et s'étale de tout son long, face la première, mais elle se redresse vivement et repart. Pendant que la cité la longe elle doit atteindre la plateforme, car la prochaine se trouve dix kilomètres plus loin.

Elle arrive à l'escalier, saisit les rampes et se propulse directement à l'autre bout de la structure, pour se glisser par le sas déjà à moitié refermé.

SWAN ET ALEX

La cérémonie commémorative dédiée à Alex débuta alors que Swan gravissait tant bien que mal le grand escalier central de Termineur. La population de la cité s'était rassemblée sur les boulevards et les places, et le silence régnait dans la foule immobile. Des visiteurs étaient également présents, et en grand nombre : une conférence devait bientôt commencer, justement convoquée par Alex. Elle les avait accueillis vendredi dernier, et une semaine plus tard ils assistaient à ses funérailles. Elle avait été terrassée par un malaise subit, et on n'avait pas pu la ranimer. Et voilà réunis les habitants de la cité et les diplomates en visite : tous les amis d'Alex, tous accablés par le chagrin.

Swan fit halte à mi-hauteur du Mur de l'Aube, incapable de continuer. En contrebas les toits, les terrasses, les balcons. Des citronniers dans des pots géants en céramique. Une pente courbe rappelant un petit Marseille, avec des immeubles d'appartements hauts de quatre étages, des balcons bordés de balustrades en fer forgé noir, de larges boulevards et des ruelles étroites descendant vers une promenade dominant le parc. Et partout cette humanité dans toutes ses variantes, sous ses yeux : visages larges d'Olmèques, ou en lame de couteau, triangulaires. Sur une rambarde étaient juchés trois enfants vêtus de noir, chacun mesurant un mètre tout au plus. Au pied de l'escalier s'étaient réunis les arpenteurs du soleil tout juste arrivés, la peau brûlée et couverts de poussière. Leur vue serra le cœur de Swan. Même eux étaient rentrés pour assister à la cérémonie.

Elle se tourna vers l'escalier et le descendit, l'esprit en errance. Dès qu'elle avait appris la nouvelle, elle s'était précipitée hors de la cité et loin sur les terres, possédée par le besoin d'être seule. À présent elle ne pouvait pas supporter l'idée d'être vue alors qu'on allait disperser les cendres d'Alex, et elle ne voulait pas croiser Mqaret, le compagnon de la défunte dans les derniers temps. Et maintenant elle plongeait dans la foule, louvoyait entre tous ces gens qui restaient immobiles, les yeux levés, l'air éperdu de douleur. Chacun tenant son voisin. Tant de personnes avaient compté sur Alex. La Lionne de Mercure, le cœur de la cité. L'âme du système. Celle qui vous avait aidés, et protégés.

Quelques-uns reconnurent Swan, mais ils la laissèrent tranquille, et ce fut pour elle plus émouvant que des condoléances. Elle essayait régulièrement de ses doigts son visage inondé de larmes. Puis on l'arrêta :

— Vous êtes bien Swan Er Hong? La petite-fille d'Alex?

— Elle était tout pour moi.

Swan fit demi-tour et s'éloigna. Elle songea que la ferme était peut-être plus vide, aussi elle sortit du parc et s'enfonça en ligne droite entre les arbres. Les haut-parleurs de la cité diffusaient une marche funèbre. Sous un buisson, un daim fouillait du museau la couche de feuilles mortes.

Elle était presque arrivée à la ferme quand les Grandes Portes du Mur de l'Aube s'ouvrirent, et le soleil cisaila l'air sous le dôme, créant l'habituelle paire de barres d'un jaune translucide. Elle concentra son attention sur les tourbillons entre les barres, le talc qu'ils soulevaient là dès l'ouverture des portes, des ailerons colorés flottant sur les courants ascendants avant de se dissiper. Puis un ballon s'éleva depuis une des hautes terrasses juste sous le mur et dériva vers l'ouest, sa nacelle miniature oscillant sous lui. Alex, comment était-ce possible... Une soudaine note de défi dans la musique monta des basses. Quand le ballon entra dans un des faisceaux de lumière jaune, la nacelle explosa avec un léger *pouf*, et les cendres d'Alex redescendirent en pluie au sein, puis hors de la lumière, sur la cité, devinrent invisibles dans leur chute, pareilles à une averse n'atteignant jamais le sol en plein désert.

Une clameur retentit dans le parc, ainsi que des applaudissements. Un temps de jeunes hommes scandèrent “A-lex! A-lex!”, avant que cela devienne un chant rythmé qui dura de longues minutes. Les gens ne voulaient pas s’arrêter, car d’une certaine façon ce serait la fin, le moment précis où ils la perdraient à jamais. Ils finirent pourtant par renoncer, et entrèrent dans la phase post-Alex de leur existence.

Il fallait qu’elle rejoigne le reste de la famille d’Alex. Cette pensée lui arracha un grognement tandis qu’elle errait dans la ferme. Après un temps elle gravit le Grand Escalier d’un pas raide, à l’aveugle, ne faisant halte qu’une fois pour dire “Non, non, non” durant de longues secondes. Mais c’était inutile. Elle le comprit d’un coup : tout ce qu’elle ferait désormais serait inutile. Elle se demanda combien de temps cela durerait, il lui sembla que ce serait sans fin, et elle en éprouva une peur subite. Quel changement pourrait changer cela?

Enfin elle se ressaisit et monta jusqu’au mémorial privé, sur le Mur de l’Aube. Elle se devait de saluer tous ceux qui avaient été les plus proches d’Alex, et serrer brièvement Mqaret dans ses bras, soutenir l’expression sur son visage. Mais elle sentit bien qu’il n’était pas chez lui. Cela ne lui ressemblait pas, mais elle comprenait parfaitement pourquoi il allait sans doute partir. Quand elle pensait à la peine qu’elle éprouvait, à l’intimité bien plus grande qui avait existé entre Alex et lui, à ce temps infiniment supérieur qu’il avait partagé avec elle – à la durée de leur couple –, elle ne pouvait imaginer ce qu’il devait ressentir. Ou peut-être que si. Mqaret contemplant maintenant une autre réalité, depuis une autre réalité, comme s’il prolongeait une certaine politesse pour elle. Ainsi donc elle pouvait l’êtreindre, promettre de lui rendre visite plus tard, puis se mêler aux autres sur la plus haute terrasse du Mur de l’Aube, et ensuite aller jusqu’à la balustrade et regarder la cité en contrebas, et à travers sa bulle claire le paysage sombre au-dehors. Ils roulaient dans le quadrant Kuiper, et sur sa droite elle aperçut le cratère Hiroshige. Une fois, il y avait de cela bien longtemps, elle avait emmené Alex là-bas,

pour l'aider à y déposer une de ses goldsworthies, une vague en pierre faisant référence à l'une des images les plus célèbres de l'artiste japonais. Équilibrer le rocher qui formerait la crête de la vague leur avait coûté d'innombrables efforts vains et, comme si souvent avec Alex, Swan avait fini par rire si fort qu'elle en avait eu mal au ventre. À présent elle pouvait apercevoir la vague minérale, toujours là, tout juste visible depuis la cité. Les rochers constituant la crête avaient disparu, cependant – descellés par les vibrations dues au passage de la cité, peut-être, ou sous l'assaut du soleil. Ou ébranlés par la nouvelle.

Quelques jours plus tard elle rendit visite à Mqaret dans son laboratoire. Il était un des plus grands spécialistes de la biologie de synthèse dans tout le système, et son labo était empli de machines, de réservoirs, de fioles, d'écrans surchargés de diagrammes colorés et nouveaux – la vie dans toute sa diversité tentaculaire, édifiée paire de bases par paire de bases. Ici ils avaient créé la vie à partir de petits riens ; ils avaient façonné bon nombre des bactéries qui maintenant transformaient Vénus, Titan, Triton – partout.

Aujourd'hui tout cela n'avait pas d'importance. Elle le trouva dans son bureau, assis dans son fauteuil, le regard fixé sur le mur, sans rien voir.

Il émergea de sa méditation et posa les yeux sur elle.

— Oh, Swan. Heureux de te voir. Merci de passer.

— De rien. Comment te sens-tu ?

— Pas très bien. Et toi ?

— Affreusement mal, confessa-t-elle avec une pointe de culpabilité.

La dernière chose qu'elle souhaitait était d'ajouter au chagrin de Mqaret, d'une façon ou d'une autre. Mais il eût été ridicule de mentir dans de telles circonstances. Et lui, perdu dans ses pensées, se contenta d'un simple hochement de tête. Il était à peine présent, elle le sentait. Les cubes sur son bureau contenaient des représentations de molécules, leurs couleurs artificielles vives entrelacées au-delà de tout espoir de démêlage. Il avait essayé de travailler.

— Travailler doit être difficile, dit-elle.

— Eh bien... oui.

Après un silence, elle demanda :

— Tu sais ce qui lui est arrivé ?

Il secoua la tête vivement, comme si c'était là une question sans aucune pertinence.

— Elle avait cent quatre-vingt-onze ans.

— Je sais, mais quand même...

— Quand même, quoi ? Nous cédon, Swan. Tôt ou tard, arrive un moment où nous cédon.

— Je me demandais seulement pourquoi.

— Non. Il n'y a pas de pourquoi.

— Comment, alors...

Il secoua la tête une nouvelle fois.

— Il peut s'agir de n'importe quoi. Dans ce cas, un anévrisme qui a frappé une partie cruciale du cerveau. Mais il y a tant de possibilités. Le plus étonnant est déjà que nous restions en vie.

Elle se percha sur un coin du bureau.

— Je sais. Mais, bon... Que vas-tu faire, maintenant ?

— Travailler.

— Mais tu viens de dire...

Du fond de sa grotte, il lui jeta un regard aigu.

— Je n'ai pas dit que c'était totalement inutile. Ce ne serait pas vrai. Tout d'abord, Alex et moi avons vécu ensemble pendant soixante-dix ans. Et nous nous sommes rencontrés alors que j'avais cent trente ans. C'est un premier point. Et puis, ce travail m'intéresse pour le puzzle qu'il offre. Un très grand puzzle. Trop grand, en fait.

Il s'interrompit et fut incapable de reprendre avant un moment. Swan lui effleura l'épaule. Il se prit la tête dans les mains. Elle resta assise auprès de lui, sans rien dire. Il se frotta vigoureusement les yeux, lui prit la main.

— On ne vaincra pas la mort, dit-il enfin. Elle est trop forte. Trop imbriquée dans le cours naturel des choses. La deuxième loi de la thermodynamique, en gros. On peut juste espérer la retarder. La repousser. Et ça devrait être suffisant. Je ne sais pas pourquoi ça ne l'est pas.

— Parce que ça ne fait que la rendre plus dure! geignit Swan. Plus longtemps on vit, et plus dure elle devient!

Il secoua la tête une fois de plus, s'essuya les yeux de nouveau.

— Je ne crois pas que ce soit vrai, fit-il avant d'exhaler longuement. C'est toujours dur. Mais ce sont les gens restés en vie qui le ressentent, et donc... – Il haussa les épaules. – Je pense que tu veux dire que maintenant ça ressemble à une sorte d'erreur. Quelqu'un meurt, et nous nous demandons pourquoi. Est-ce qu'il n'y aurait pas eu un moyen de l'empêcher? Et parfois ce moyen existe. Mais...

— *C'est* une sorte d'erreur! affirma-t-elle avant de désigner les écrans et les tubes d'un geste. La réalité a commis une erreur, et maintenant tu la ré pares! Pas vrai?

Il se mit à rire et pleurer en même temps.

— Vrai! dit-il en reniflant et en se passant une main sur le visage. C'est stupide. Quelle prétention. Je veux dire, réparer la réalité...

— Mais c'est une bonne chose, dit Swan. Tu le sais. La réalité t'a offert soixante-dix ans avec Alex. Elle a profité de son temps.

— C'est vrai, dit-il avec un grand soupir en la regardant. Mais... plus rien ne sera pareil, sans elle.

Elle sentit la désolation contenue dans cette vérité la submerger. Alex avait été son amie, sa protectrice, son professeur, sa grande-belle-mère, sa mère de substitution, tout cela, mais aussi une manière de rire. Une source de joie. Et à présent son absence créait une sensation de froid, un froid tueur d'émotions, ne laissant que la vacuité de la désolation. Quel sentiment idiot. Voilà où j'en suis. C'est la réalité. Personne n'y échappe. Il était impossible de continuer, et on devait continuer; nul ne passait jamais outre ce moment.

Alors ils continuèrent.

On frappa à la porte du labo.

— Entrez, lança Mqaret d'un ton un peu sec.

La porte s'ouvrit, et sur le seuil se tenait une petite femme âgée – très jolie à la façon dont les petites gens sont souvent –,

mince, avec une queue de cheval très sage et une veste bleu simple. Elle arrivait à peu près à la taille de Swan et Mqaret, et elle les regarda comme aurait pu le faire un entelle ou un ouistiti.

— Bonjour, Jean, dit Mqaret. Swan, je te présente Jean Genette, des astéroïdes, qui est venue ici pour participer à la conférence. Jean était une amie proche d'Alex, c'est aussi une enquêtrice de la Ligue, et en cette qualité elle a quelques questions à nous poser. Je lui ai dit que tu passerais peut-être.

Une main sur le cœur, la naine sourit à Swan.

— Mes plus sincères condoléances pour la perte qui vous afflige. Je suis venue non seulement pour cette raison, mais aussi pour vous dire que plusieurs d'entre nous sont inquiets, car Alex occupait une place centrale dans nos projets les plus importants, et sa mort nous a tous pris de court. Nous désirons nous assurer que ces projets vont se poursuivre, et pour être tout à fait franche, certains d'entre nous aimeraient avoir la certitude que son décès est bien dû à des causes naturelles.

— J'ai donné l'assurance à Jean que c'était le cas, précisa Mqaret à Swan en remarquant son expression.

Genette ne paraissait pas totalement convaincue par cette affirmation.

— Alex a-t-elle déjà fait mention devant vous d'ennemis, de menaces, d'un danger de n'importe quelle sorte? demanda la naine à Swan.

— Non, répondit celle-ci après avoir fouillé sa mémoire un instant. Elle n'était pas ce genre de personne. Je veux dire, elle s'est toujours montrée très positive. Confiante dans le bon déroulement des choses.

— Je sais. C'était tout elle. Mais c'est aussi pourquoi vous auriez pu noter un propos en contradiction avec son optimisme habituel...

— Non. Je n'ai aucun souvenir qu'elle ait parlé de la sorte.

— Vous a-t-elle laissé une forme de testament? Un fidéicommissaire? Un message, peut-être? Un document à ouvrir si elle venait à décéder?

— Non.

— Nous, nous avons un fonds en fidéicommiss, intervint Mqaret en secouant doucement la tête. Il ne contient rien d'inhabituel.

— Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je jette un coup d'œil dans son bureau ?

Alex occupait une pièce située à l'autre bout du labo de Mqaret, et ce dernier acquiesça avant de précéder la petite inspectrice dans le couloir pour le rejoindre. Swan les suivit à quelques pas de distance. Elle était surprise que Genette ait connaissance de l'existence du cabinet de travail d'Alex, et tout autant que Mqaret soit aussi prompt à accepter de le montrer. Et elle était surprise et troublée par cette notion d'ennemis, et ces "causes naturelles" qui sous-entendaient le contraire. La mort d'Alex, sujette à une enquête de la part d'une sorte de policière ? Elle ne saisissait pas.

Pendant qu'elle patientait, assise sur le seuil, en s'efforçant de deviner la signification de tout cela, de comprendre, Genette effectua une fouille en règle du bureau d'Alex. Elle ouvrit les tiroirs, téléchargea les dossiers, passa une épaisse baguette de détection sur chaque surface et objet. Impassible, Mqaret la regardait faire.

Quand elle eut enfin terminé, l'inspectrice vint se camper devant elle et considéra Swan d'un air singulier. Cette dernière étant assise, elles se trouvaient toutes deux au même niveau. Genette sembla être sur le point de poser une autre question, mais elle dut se raviser car elle déclara :

— Si quoi que ce soit vous revient en mémoire, qui d'après vous pourrait m'aider, je vous serais très reconnaissante de m'en faire part.

— Bien sûr, répondit Swan, mal à l'aise.

L'inspectrice les remercia et prit congé.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Swan à Mqaret.

— Je l'ignore.

Il était visiblement contrarié.

— Je sais qu'Alex touchait à un tas de choses. Elle a été un des maîtres d'œuvre de l'Accord Mondragon depuis le

commencement, et ses promoteurs ont beaucoup d'ennemis au-dehors. Elle se faisait du souci pour certains problèmes relatifs au système, mais elle ne m'a jamais donné de détails...
— Il désigna le labo autour d'eux. — Elle savait bien que ça ne m'intéresserait pas spécialement. — Une grimace, puis : Que j'avais mes propres problèmes. Nous ne parlions pas beaucoup de nos travaux respectifs.

— Mais... commença Swan, sans savoir comment terminer. Enfin quoi, Alex, des ennemis?

Il soupira.

— Je ne sais pas. On pourrait estimer que les enjeux sont considérables, pour certains de ces sujets. Il y a des forces opposées à Mondragon, tu ne l'ignores pas.

— Mais quand même...

— Je sais, dit-il, et après un court silence : Est-ce qu'elle t'a laissé quelque chose?

— Non ! Pourquoi l'aurait-elle fait ? Elle ne s'attendait pas à mourir.

— Peu de gens s'y attendent. Mais si elle nourrissait des inquiétudes à propos d'un secret ou de la sécurité de certaines informations, je pourrais comprendre qu'elle ait vu en toi une sorte d'assurance.

— Où veux-tu en venir ?

— Eh bien, est-ce qu'elle n'aurait pas pu glisser quelque chose dans ton kube sans t'en avertir ?

— Non. Pauline est un système fermé, dit Swan en appliquant une tape juste derrière son oreille droite. Je la garde désactivée presque en continu, ces derniers temps. Et Alex n'aurait jamais fait ça, de toute façon. Elle n'aurait pas parlé à Pauline sans me demander avant, j'en suis sûre.

Mqaret poussa encore un soupir.

— Bah, je suis dans le flou. Elle ne m'a rien laissé non plus, du moins à ma connaissance. Mais ça ressemblerait assez à Alex d'avoir caché quelque chose sans nous en parler. Mais rien n'a fait surface. Donc je ne sais pas.

— L'autopsie n'a rien révélé d'inhabituel ? demanda-t-elle.

— Non ! fit-il, mais la question le fit visiblement réfléchir. Un anévrisme cérébral, probablement d'origine congénitale,

a eu lieu et a provoqué une hémorragie intra-parenchymateuse. Ça arrive.

— Et si quelqu'un avait fait quelque chose pour... pour provoquer l'hémorragie... tu serais absolument certain de pouvoir le détecter ?

Il la dévisagea en fronçant les sourcils.

Ils entendirent qu'on frappait de nouveau à la porte, s'entre-regardèrent, et chacun eut un petit frisson. Mqaret fit la moue : il n'attendait aucune visite.

— Entrez ! dit-il une fois encore.

La porte s'ouvrit sur l'opposé physique de l'inspectrice Genette : un homme très imposant. Prognathe, callipyge, stéatopyge, exophtalmique – un crapaud, un triton, une grenouille – même si ces termes étaient très laids. Un instant il apparut à Swan que, peut-être, les sons éveillaient dans le monde des échos pareils au chant des oiseaux, plus souvent qu'on ne le pensait. Elle eut une pensée qu'elle trouva drôle. *Crapaud*. Une fois, dans une expo sur l'Amazonie, elle en avait vu un ramassé au bord d'un bassin, sa peau verruqueuse et humide toute de bronze et d'or. Elle avait bien aimé son aspect.

— Ah, souffla Mqaret. Wahram. Bienvenue dans notre labo. Swan, je te présente Fitz Wahram, de Titan. C'était un des associés les plus proches d'Alex, et sans nul doute une des personnes qu'elle préférait.

Un peu étonnée que la disparue ait pu fréquenter d'aussi près une telle personne sans qu'elle n'en sache rien, Swan réprima une moue.

Wahram inclina la tête dans une sorte de courbette hésitante d'autiste. Il posa la main à plat sur son cœur.

— Je suis absolument désolé, déclara-t-il d'une voix qui rappelait un coassement de batracien. Alex comptait beaucoup pour moi. Je l'aimais beaucoup, et dans notre partie elle était l'élément clé, la meneuse. J'ignore comment nous allons pouvoir continuer sans elle. Quand je pense à ce que je ressens, je n'imagine même pas ce que vous pouvez éprouver, de votre côté.

— Merci, dit Mqaret.

Étranges, les mots des gens dans de telles circonstances. Swan ne put en prononcer aucun.

Une personne qu'Alex avait appréciée. Swan tapota la peau de son crâne juste derrière l'oreille droite, pour activer son cube qu'elle avait éteint en guise de punition. Pauline allait l'informer d'une voix très douce audible d'elle seule. Swan avait été très irritée par Pauline récemment, mais soudain elle avait besoin de renseignements.

— Alors, que va-t-il en être de la conférence ? demanda Mqaret.

— Tout le monde est d'accord pour la suspendre et la reprogrammer ultérieurement. Personne n'a le cœur d'y participer, en ce moment. Nous allons nous séparer, et nous nous réunirons à nouveau plus tard, sans doute sur Vesta.

Ah, bien sûr : sans Alex, Mercure n'était plus l'endroit où se réunir. Mqaret acquiesça sans manifester la moindre surprise.

— Vous allez donc retourner sur Saturne ?

— Oui. Mais avant mon départ, j'aimerais savoir si Alex a laissé quelque chose pour moi. Des informations, des données, sous n'importe quelle forme...

Mqaret et Swan échangèrent un regard.

— Non, répondirent-ils à l'unisson, et il ajouta : L'inspectrice Genette vient de nous poser exactement la même question.

— Ah, fit l'homme-crapaud, visiblement ébahi.

Un des assistants de Mqaret entra alors dans la pièce et sollicita l'aide de son supérieur. Lequel s'excusa, et Swan se retrouva seule avec leur visiteur et ses questions.

Très gros, ce crapaud : épaules larges, torse imposant, ventre proéminent. Jambes courtes. Les gens étaient bizarres. Il secoua la tête et dit d'une voix profonde et rauque – joli timbre, elle dut l'admettre –, batracienne, oui, mais détendue, moelleuse, qui en fin de compte rappelait assez le son d'un saxophone ou d'un basson :

— Je suis vraiment désolé de vous importuner dans des moments pareils. Je regrette que nous ne nous soyons pas rencontrés dans d'autres circonstances. Je suis un fervent

admirateur de vos installations dans le paysage. Quand j'ai appris que vous étiez en relation avec Alex, je lui ai demandé s'il serait possible de vous rencontrer. Je voulais vous dire à quel point j'aime ce que vous avez fait au cratère Rilke. C'est vraiment très beau.

Cette déclaration la laissa interdite un instant. À Rilke elle avait érigé un cercle de pierres évoquant un Göbekli Tepe qui semblait très contemporain même s'il était inspiré d'une œuvre remontant à plus de mille ans. Un crapaud cultivé, semblait-il.

— Merci, dit-elle. Mais au fait, pourquoi pensez-vous qu'Alex aurait pu me laisser un message pour vous ?

— Nous travaillions ensemble sur quelques projets, éludait-il, et à son regard soudain fuyant elle comprit qu'il ne voulait pas en dire plus, même s'il était venu pour se renseigner sur ce sujet précis. Et puis, eh bien... elle a toujours parlé de vous en termes tellement élogieux que vous étiez évidemment très proches. Et... elle n'aimait pas confier ses documents au cloud ou à tout autre système numérique, vraiment, pour conserver un enregistrement de nos activités dans un média ou un autre. Elle préférait le mode oral en direct.

— Je suis au courant.

Swan se sentait comme frappée au cœur. Elle entendait encore la voix d'Alex s'exclamant : "Il faut que nous discutions ! C'est un monde de contacts !" Avec ce regard bleu intense. Ce rire. Disparu à jamais.

L'homme imposant vit son changement d'expression et tendit une main.

— Je suis réellement désolé, dit-il encore.

— Je sais. Merci.

Elle s'assit dans un des fauteuils de Mqaret et tenta de penser à autre chose.

Après un moment, Wahram dit, dans un ronronnement aimable :

— Qu'allez-vous faire, maintenant ?

Elle haussa les épaules.

— Je l'ignore. Sûrement retourner à la surface, une fois de plus. C'est là que je... que je pourrai me ressaisir.

— Vous voudrez bien me le montrer ?

— Quoi donc ?

— Je vous serais très reconnaissant si vous acceptiez de m'emmener là-bas. Peut-être me montrer une de vos installations. Ou, si ça ne vous dérange pas... j'ai remarqué que la cité approche du cratère Tintoret. Ma navette ne repart pas avant plusieurs jours, et j'aimerais beaucoup voir le musée qu'il y a là-bas. J'ai certaines questions qui ne trouveront pas de réponse sur Terre.

— Des questions sur le Tintoret ?

— Oui.

— Eh bien... marmonna-t-elle, sans trop savoir que répondre.

— Ce serait une façon agréable de passer le temps, suggéra-t-il.

— Oui...

C'était présomptueux, assez pour l'irriter, mais d'un autre côté elle avait en fait cherché quelque chose qui puisse faire diversion, une occupation immédiate, et aucune idée ne lui était venue.

— Eh bien, je suppose que c'est possible.

— Merci beaucoup.

Listes (1)

Ibsen et Imhotep ; Mahler, Matisse ; Murasaki, Milton, Mark Twain ;

Homère et Holbein, qui se touchent ;

Ovide, décorant le bord du beaucoup plus imposant Pouchkine ;

Goya en regard de Sophocle.

Van Gogh collé à Cervantès, à côté de Dickens. Stravinsky et Vyāsa. Lysippe. Equiano, un écrivain esclave de l'Afrique de l'Ouest, non localisé près de l'équateur.

Chopin et Wagner juste à côté l'un de l'autre, de taille égale.

Tchekhov et Michel-Ange avec tous deux des doubles cratères.

Shakespeare et Beethoven, des bassins géants.

Al-Jāhiz, Al-Akhtal, Aristoxène, Ashvaghosha. Kurosawa, Lu Xun, Ma Yuan. Proust et Purcell. Thoreau et Li Po, Rūmī et Shelley, Snorri et Pigalle. Vālmiki, Whitman. Bruegel et Ives. Hawthorne et Melville.

On raconte que les membres de la commission d'attribution des noms de l'Union astronomique internationale se sont

enivrés un soir, lors de leur réunion annuelle, et que dans l'hilarité due à leur ébriété ils auraient affiché les premiers clichés de Mercure, reçus tout récemment, pour en faire une cible à fléchettes. Chacun citait aux autres le nom d'un peintre, un sculpteur, un compositeur ou un écrivain passé à la postérité, baptisait ainsi sa fléchette et la lançait au hasard sur la carte.

Il y a un escarpement nommé Pourquoi Pas.